

Société

QU'ONT-ILS GARDÉ DE LEURS 20 ANS ?

Fabrice Février

10/11/2025

Dix ans après le 13 novembre 2015, ce sont les 25-34 ans d'aujourd'hui qui gardent le souvenir le plus vif de cette nuit, ainsi que le montre l'enquête Ifop réalisée pour la Fondation Jean-Jaurès en partenariat avec le Théâtre de la Concorde et la Bellevilloise. Une génération qui, cinq ans plus tard, s'est retrouvée confinée, et qui vit depuis dans un monde où l'extérieur s'est chargé d'inquiétude. Analysant plusieurs données de cette enquête, Fabrice Février, co-directeur de l'Observatoire des médias de la Fondation, fait le récit d'une mémoire commune : celle d'une jeunesse précipitée dans la conscience du réel.

Méthodologie

L'enquête a été menée auprès d'un échantillon de 1000 personnes, représentatif de la population française âgée de 18 ans et plus, et de 1122 personnes, représentatif de la population parisienne âgée de 18 ans et plus.

La représentativité de l'échantillon a été assurée par la méthode des quotas (sexe, âge, profession de la personne interrogée) après stratification par région et catégorie d'agglomération pour la France et par arrondissement pour Paris.

Les interviews ont été réalisées par questionnaire auto-administré en ligne du 21 au 22 octobre 2025 pour le volet national, et du 30 octobre au 3 novembre 2025 pour le volet parisien.

[La présentation des résultats](#)

[Les résultats complets](#)

Ils avaient vingt ans, un peu plus ou un peu moins. Ils avaient des amis, des verres à moitié pleins sur les tables en zinc, des musiques dans les oreilles et des rires qui s'envolaient dans la nuit parisienne.

Le 13 novembre 2015, tout cela s'est arrêté. La lumière des terrasses s'est éteinte d'un coup et, avec elle, une certaine idée de la jeunesse. Ce soir-là, ceux qui avaient l'âge d'être dehors ont compris que la fête pouvait mourir.

Dix ans plus tard, les chiffres disent ce que les mots ont du mal à saisir. Selon l'enquête Ifop pour la Fondation Jean-Jaurès, réalisée en partenariat avec le Théâtre de la Concorde et la Bellevilloise, 61% des Français se souviennent encore de ce qu'ils faisaient ce soir-là.

Mais parmi les 25-34 ans, cette proportion grimpe à 71%. Ce sont eux, ceux qui avaient entre quinze et vingt-cinq ans en 2015, qui gardent la mémoire la plus vive. Leur souvenir est précis, presque sensoriel : une vibration de téléphone, un cri, un écran qui s'allume, un souffle coupé. Ils se rappellent l'instant exact où la normalité s'est fissurée.

Et ce n'est pas qu'une affaire de Parisiens. Le choc a traversé le pays entier. Ce soir-là, dans des chambres d'étudiants à Rennes, à Dijon, à Toulouse, sur les routes ou dans les villages, des jeunes fixaient leurs écrans, incrédules. Les notifications s'enchaînaient : « fusillade au Bataclan », « explosions au Stade de France ». Les messages fusaient : « t'es où ? », « tu vas bien ? ».

Même loin, ils ont senti qu'on visait leur monde. Pas celui de la politique, mais celui de la vie ordinaire : boire un verre, écouter un concert, sortir un vendredi soir. C'est toute une génération française qui, en quelques heures, a vu s'éteindre sa légèreté.

Les attentats de *Charlie Hebdo*, de Montrouge et de l'Hyper Cacher quelques mois plus tôt avaient bouleversé les convictions. Ceux du 13 novembre 2015 ont blessé les corps.

Ce soir-là, les terroristes n'ont pas choisi un symbole politique : ils ont frappé la joie. La musique, la fête, la jeunesse, tout ce qui relie. Le Bataclan, les terrasses, le Stade de France : des lieux ordinaires, devenus sanctuaires malgré eux. « La joie comme vengeance¹ » : Bruno Poncet, survivant du Bataclan, avait touché juste avec ce cri du cœur.

L'enquête montre que cette génération continue d'y penser. 35% des 25-34 ans repensent aux attentats en passant devant le Bataclan, 35% devant les terrasses du XI^e arrondissement, 30% près du Stade de France. En région parisienne, la proportion grimpe à deux jeunes sur trois.

Leur mémoire est géographique, presque tactile. Mais, comme on peut le lire dans cette enquête, elle déborde Paris : dans les cafés de Lyon, les salles de Nantes, les bars de Montpellier, d'autres lieux ont pris valeur de rappel. La mémoire s'est diffusée comme une onde lente, invisible, mais persistante.

Cinq ans plus tard, un autre enfermement a commencé. Mars 2020 : la France se confîne. Un nouveau choc, un second point de rupture dans la vie de ces jeunes adultes. À ce moment-là, les mêmes qui avaient eu vingt ans en 2015 s'approchaient de la trentaine ; certains avaient un emploi précaire, un studio trop petit, un monde suspendu. Après la peur de mourir surgissait la peur de sortir.

Deux fois, en une décennie, cette génération a vu l'extérieur devenir dangereux. Les sociologues parlent de « génération chambre à coucher ». Une jeunesse enfermée non par choix, mais par nécessité, qui a appris à vivre à distance, à aimer à distance, à travailler seule face à l'écran. Deux enfermements, deux chocs : celui de la violence, puis celui du silence.

Ces années ont façonné leur manière d'habiter le monde. Ils sortent toujours, mais plus tout à fait de la même façon. 31% des 25-34 ans – 37% des Parisiens – déclarent que, depuis les attentats de Paris du 13 novembre 2015, ils ont changé leurs habitudes quotidiennes (déplacements, sorties...). C'est nettement plus que leurs aînés.

Ce n'est pas forcément de la peur, c'est une vigilance. Un regard plus attentif aux lieux, aux visages, aux gestes. Le danger n'est plus une idée : c'est une possibilité. Ils n'en parlent pas souvent. Leur mémoire est silencieuse. Elle se loge dans les réflexes, une attention à la lumière, un repérage instinctif de la sortie, un moment d'observation avant de rire.

Ils ont appris à vivre avec la fragilité comme on vit avec une cicatrice : sans s'y attarder, mais sans l'oublier. Ils savent que tout peut basculer et, pourtant, ils continuent d'aller au concert, de boire des verres, de danser. C'est peut-être dans ce « quand même » que réside leur force.

Autour d'eux, le monde s'est assombri. La guerre est revenue sur le continent européen, les canicules s'enchaînent, les loyers s'envolent. Les crises se succèdent, tissant une bande-son continue. La peur d'un emploi manquant de sens, d'un logement difficile à trouver, d'une fin de mois qui démarre trop tôt a laissé place à une peur plus diffuse : celle du monde lui-même.

Les enquêtes de l'Ined révèlent une baisse du désir de parentalité. Chez les moins de 30 ans, le nombre d'enfants souhaités est passé entre 1998 et 2024 de 2,5 à 1,9 pour les femmes et de 2,3 à 1,8 pour les hommes². Non par désinvolture, mais par doute. Comment donner la vie dans un monde aussi instable ? Ce désenchantement n'est pas du cynisme : c'est une lucidité, celle de ceux qui savent que la joie n'est jamais acquise.

Et pourtant, cette génération n'est pas seulement marquée par la peur. Elle a gardé autre chose : une conscience aiguë de la fragilité du bonheur collectif. Quand elle danse, quand elle s'assoit à une

terrasse, quand elle applaudit dans une salle de concert, elle sait que ces gestes sont des affirmations de vie.

Le 13 novembre 2016, un an tout juste après la tragédie, le journal *Le Monde* racontait « la liesse cathartique pour le concert de Sting au Bataclan³ ». L'article observait : « tout amateur de rock parisien a une histoire avec le Bataclan. Une histoire de fosse, une histoire de sueur, une histoire d'amour. Et aujourd'hui, ce drame qu'on aimerait dissoudre dans l'oubli. Mais quand Sting invite l'ancien guitariste de Police, Henry Padovani, à monter sur scène, il y a belle lurette que plus personne ne regarde vers la porte d'entrée ».

Aujourd'hui, 86% des 25-34 ans (contre 81% pour l'ensemble de la population française) jugent les commémorations du 13-Novembre importantes. Mais pour ces jeunes devenus adultes, la mémoire n'est pas une cérémonie. C'est un état de veille. Une fidélité discrète à ce qu'ils ont traversé, sans drapeau ni discours. Ils ne cherchent pas forcément à héroïser leur jeunesse. Ils la portent, simplement, dans leurs gestes quotidiens.

Alors, que vont-ils garder de leurs vingt ans ? Peut-être cette conscience-là. Celle d'avoir grandi dans une époque où l'insouciance a été traversée par la peur, mais où la peur n'a pas tout emporté. Ils garderont le souvenir d'une joie blessée, mais tenace, d'une liberté qu'on n'a pas su leur promettre, mais qu'ils ont décidé de continuer à vivre. Leur jeunesse n'a pas été volée ; elle a été précipitée. Ils ont appris plus tôt que les autres que la vie pouvait s'interrompre, et que c'est précisément pour cela qu'elle vaut d'être vécue.

Dix ans après, ils n'ont plus vingt ans. Ils ont un peu de gravité dans le regard, une manière de se tenir plus droite, plus consciente. Ils n'attendent plus que le monde leur sourie. Ils tentent simplement de le rendre habitable.

Et si l'on devait résumer leur génération en une phrase, ce serait peut-être celle-ci : ils savent que tout peut s'arrêter, et ils continuent quand même. À faire la fête, par exemple : 73% des jeunes Français de 25-34 ans et 74% des Parisiens du même âge jugent que Paris est restée au moins autant festive qu'avant les attentats.

Quel pied de nez aux terroristes ! Le 13-Novembre a donné naissance à la génération du « quand même ». Car, parmi les sentiments qui dominent en elle dix ans après les attentats, la peine (58%) et la solidarité (36%) ont pris le dessus sur la colère (33%) et la peur (24%).

Alors, cette génération continuera de chanter au Bataclan. Quand même.

De boire un verre entre potes en terrasse à La Belle Équipe. Quand même.

De vibrer au de Stade de France. Quand même.

Peut-être qu'elle finira par aimer ses vingt ans.

Quand même !

1. Bruno Poncet et Anthony Verdot-Belaval, *La joie comme vengeance*, Paris, Michel Lafon, 2022.
2. Milan Bouchet-Valat et Laurent Toulemon, « Les Français.es veulent moins d'enfants », Ined, *Populations et sociétés*, n°635, juillet-août 2025.
3. Laurent Carpentier, « Liesse cathartique pour le concert de Sting au Bataclan », *Le Monde*, 13 novembre 2016.